CD. Francis Poulenc : inédits, créations (INA)



CD. Francis Poulenc : inédits, créations (2 cd INA, Mémoire vive). L'INA participe aux commémorations du 50è anniversaire de la mort de Poulenc. En 2 cd voici un florilège de morceaux plus que recommandables, certains portés par des interprètes inoubliables qui ont bien connu le compositeur lui-même. Lequel au micro de la radio, grâce à une sélection d'entretiens habilement réalisée, explique et souligne l'enjeu de la musique, moins badine et légère qu'il semble souvent. Parmi ses meilleures ambassadrices, la voix flexible à la mordante et souvent irésistible intelligibilité de la soprano Denise Duval qui véritable vedette, offre une leçon de chant à travers des extraits de La Dame de Monte-Carlo, surtout Courte Paille, un trop court fragment des Mamelles de Tirésias, A sa guitare et Air champête ressuscitent ce beau chant qu'aima Poulenc, entre verve, dérision, digression subtile, poésie, tendresse, piquant. La Blanche des Carmélites ressuscite ici par le timbre suave angélique de Rosanna Carteri (qui chante en italien pour la création milanaise, création mondiale qui précéda toute représentation dans l'Hexagone). L'interprète du Gloria qu'elle créa se dévoile comme sa consœur française, d'une limpidité habitée absolument captivante.

Inédits et créations de Poulenc par lui-même



Inédits précieux par son intensité, la bande récemment retrouvée de la première du Stabat Mater (intégrale) avec Geneviève Moizan en soliste sous la direction de Fritz Münch à Strasbourg en 1951. Une perle radiophonique qui méritait bien d'être ainsi révélée.

Le double coffret permet d'entendre la voix de Francis, un rien provocatrice mais flûtée, avec cette verve distinctive où les musiciens savaient encore parler pour dire quelque chose, et non plus vendre à qui mieux mieux, ce qu'ils fabriquent à la chaîne. Autre époque, autres standards. Les passionnés de Poulenc y trouveront de quoi nourrir leur attente, les autre découvriront grâce au fonds de la Radio nationale, des perles qui parleront à leur besoin d'expressivité et de ferveur. Ecoutez comme le compositeur présente à l'antenne le cahier de mélodies (7 au total) La Courte Paille, modeste offrande au genre exigeant et destiné à l'origine à Denise Duval, sa muse, son interprète préférée pour qu'elle le chante à son fils de 7 ans … Chansons enfantines d'une valeur exaltante comme » Quelle aventure » parmi les plus connues.

Autre belle révélation, celle du Gendarme incompris (FP 20), livret de Cocteau et Raymond Radiguet (deux critiques bouffes épinglant Rimbaud et Verlaine), d'un délire linguistique et articulaire » courtelinesque « … texte scandaleux (il y est question d'une marquise déguisée en curé faisant des cochonneries sur le gazon à Boulogne, comme le précise l'auteur lui-même!), la pièce est totalement inédite que Francis Poulenc gardait pour lui-même et la princesse de Noailles (version pour petit orchestre). Un régal qui rétablit la charge critique, satirique, ce mordant sulfureux qui épouse chez Poulenc, la pure poésie. La sélection est délectable et très bien présentée.

Francis Poulenc : Créations mondiales et inédits. La Dame de Monte-Carlo, Les Mamelles de Tirésias, La Courte Paille, Dialogues des Carmélites, Stabat Mater, L'histoire de Babar … Denise Duval, Rosanna Carteri, Geneviève Moizan, sopranos. Pierre Bernac, Jean Vilar (récitants), Francis Poulenc (piano, L'histoire de Babar). 2 cd INA Mémoire vive IMV092. Parution : décembre 2013.

Feuersnot de Richard Strauss à Palerme



Opéra. Palerme : Feuersnot de Strauss au Teatro Massimo, 18-26 janvier 2014. Nouvelle production. L'année Strauss (150è anniversaire en 2014) commence bien avec cette production palermitaine d'un opéra méconnu de Strauss, Feuersnot (1901). C'est le second opéra de Strauss après Guntram (première version 1894), et l'opus qui prélude directement à Salomé et Elektra, qui impose définitivement le compositeur sur la scène lyrique (respectivement (1905 et 1909). C'est un poème à chanter (Singgedicht) en un acte d'après les légendes flamandes de Wolf (1843).

Palerme, Teatro Massimo
Richard Strauss : Feuersnot

Du 18 au 26 janvier 2014
6 représentations
Les 18, 21, 22, 24, 25, 26 janvier 2014
18h30,20h30

Poema cantato in un atto
Libretto di Ernst von Wolzogen

Gabriele Ferro, direction
Emma Dante, mise en scène
voir distribution sur le site du Teatro Massimo de Palerme



Munich, à une époque indéternimée.
L'histoire pourrait être une anecdote : Kunrad, l'héritier du magicien Reichart, profite de la nuit de la Saint-Jean où les enfants recueillent le bois du grand feu, de maison en maison, pour déclarer sa flamme à la jeune Diemut, qu'il embrasse en public. Pour se venger d'une telle audace, la jeune fille le piège et le fait suspendre depuis le balcon de sa chambre, où le jeune homme espérer bien la conquérir.
Usant de ses pouvoirs, Kunrad plonge la ville (Munich) dans l'obscurité, disposé à rétablir l'ordre que si Diemut lui ouvre son cœur … ce qui advient en fin d'action. Strauss poursuit musicalement la

leçon de Wagner, exploite toutes les ressources dramatiques du livret pour emflammer son orchestre et profite ici des situations pour épingler la pensée étroite des munichois bien conformes (n'avaient-ils pas chassé Wagner et Cosima ? De sorte que l'on voit en général une allusion et défense de Wagner dans le personnage du maître de Kunrad, Reichart.

CD. Denisov : Au plus haut des cieux. Daniel Kawka (Harmonia Mundi)



CD. Denisov : Au plus haut des cieux. Daniel Kawka (Harmonia Mundi). 12 solistes d'exception en empathie concertante sous la baguette de Daniel Kawka, illustrent cet art millimétré de la conversation atmosphérique tel qu'Edison Denisov (décédé en 1996) l'a subtilement maîtrisée dans le premier volet du programme, la *Symphonie de chambre n°1* (1982). Les musiciens soulignent sans appui d'aucune sorte la transparence du flux polyphonique, jusqu'au murmure d'une forme ciselée qui s'achève dans le silence.Ce souci du timbre converge finalement vers le chant: Denisov étant fasciné par la voix humaine comme en témoigne le cycle poétique et vocal » **Au plus haut des cieux** » (qui donne le titre du programme), daté de 1987 ; dans une forme là encore des plus raffinées, Denisov reste subjugué par le texte de Georges Bataille dont l'hypersensibilité séditieuse, série de

tableaux visionnaires, ajoute aux couleurs instrumentales. En écho aux vers de Bataille, Denisov s'est ouvert sur sa propre expérience parfois douloureuse de l'impuissance viscéral de l'être confronté à son destin, au vide de la nuit, au désert sans fin de son errance solitaire… La musique n'apaise pas : elle nourrit la quête (l'infini du bleu) et la tension qui en découle ; c'est ce qu'expriment admirablement les musiciens ; chacun des sept épisodes vocaux accumule le désir et l'attente, l'espoir et le désespoir, ponctué par les courts intermezzi purement instrumentaux qui font respirer une trame parsemée d'éclairs et de conflits intérieurs, de désirs enivrés qui veulent atteindre cet inaccessible but céleste : » au plus haut des cieux, les anges… « . Hautbois fédérateur, cloche et célesta scintillants et suggestifs… l'orchestre fait entendre cet appel ardent et humain vers les cimes, la pureté impossible, le dépassement de soi qui s'effondre toujours. Espérance, chute, mais volonté sublimée par la divine musique… **Quête, prémonitions…**

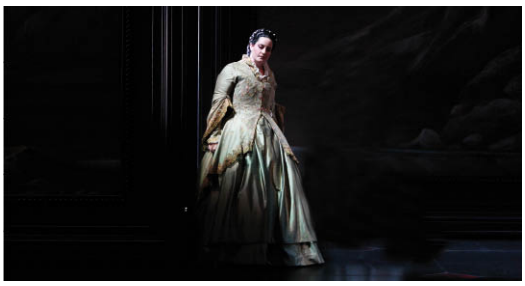
Le sentiment du vide et du néant le plus sinistre se précise aussi dans le cycle des mélodies, **Cinq romances d'Anna Akhmatova** (1988) d'après les textes désespérés de la poétesse russe. La musique est conçue par l'épouse de Denisov, d'une fluidité toute » denisovienne « , avec un souci des images poétiques, du sens progressif, de la prosodie suggestive.

On ne s'étonne plus du tempérament raffiné du chef français, depuis toujours habité et porté par la passion palpitante des œuvres contemporaines. Apôtre de Boulez, **Daniel Kawka** enchante littéralement chez Denisov: le scrupule et l'attention millimétrée aux nuances les plus infimes, la musique se fait verbe: elle réussit même là où le mot vacille. Flamboyante et accomplie dans sa formulation poétique grâce à un chef qui en a saisit toute la portée salvatrice et infinie. De l'éclatement au constat d'une amertume qui cite parfois Mahler (hautbois rêveur et mordant), l'écriture de Denisov gagne une cohérence de ton éblouissante sous la direction d'un chef visiblement touché par son message de dépassement comme de transcendance sonore. L'agitation (le début comme une boîte

ouverte délivrant les effluves d'une tempête intérieure) et les prémonitions de **la Symphonie n°2** atteignent une surexpressivité maîtrisée qui disent idéalement l'angoisse irrépressible du compositeur dont l'œuvre de 1994 avait annoncé un accident. Rien n'est gratuit ni bénin: en inscrivant l'écriture de Denisov au cœur de l'expérience humaine, tel un chant en miroir, Daniel Kawka signe ici l'un de ses plus beaux disques : secret, mystérieux, incarné, pudique. Superbe accomplissement.

Edison Denisov (1929-1996): Au plus haut des cieux. Symphonie de chambre N°1, N°2. Au plus haut des cieux, Cinq romances d'Anna Akhmatova. Brigitte Peyré, soprano. Ensemble Orchestral Contemporain. Daniel Kawka, direction. 1 cd Harmonia Mundi 3 149020 526828

Donizetti : Anna Bolena à Bordeaux



Opéra. Bordeaux : Anna Bolena de Donizetti, du 27 mai au 8 juin 2014 ... Femme tragique. Si l'on connaît, parmi l'abondante production de Donizetti, Lucia di Lammermoor, L'Elixir d'amour, Don

Pasquale, figurent aussi à son catalogue des opéras tout aussi passionnants, tragiques, intenses, psychologiques. Evoquant l'un des destins féminins les plus singuliers de l'Histoire, Anna Bolena est un incontestable chef-d'oeuvre. S'il excelle dans la veine comique et légère, – voyez son Don Pasquele aussi fin et subtile qu'une comédie rossinienne-, Donizetti s'impose à Paris dans la veine tragique. Certes il s'agit de faire évoluer le bel canto de Bellini (d'ailleurs le livret de Anna Bolena est signé du poète librettiste favori de Bellini : Felice Romani), ainsi Donizetti traite l'intelligence du texte avec un réalisme et une franchise de ton et de style qui préfigure, se rapproche de Verdi… Anna Bolena marque en 1830, la maturité du compositeur qui grâce à lui, connaît une renommée européenne… Les français connaissent toujours mal une partition ardente et fiévreuse, à l'issue tragique qui inaugure sa trilogie anglaise qui se poursuit avec Maria Stuarda puis Roberto Devereux (lire ci-après). A Bordeaux, en mai et juin 2014, le rôle-titre est interprété par **Elza van den Heever**, récemment applaudie à Bordeaux dans Ariane à Naxos (le Compositeur) et Alcina (rôle-titre).

Opéra de Bordeaux
Donizetti : Anna Bolena
Du 27 mai au 8 juin 2014
5 dates, les 27, 30 mai puis 2, 5 et 8 juin 2014

nouvelle production
Opera seria en 2 actes de Donizetti ; livret de Felice Romani.
Créé à Milan, au teatro Carcano, le 26 décembre 1830

Informations
Réservations

Leonardo Vordoni, direction

Marie-Louise Bischofberger, mise en scène

Gaetano Donizetti. Avec Bellini et avant Verdi, Gaetano Donizetti (1797-1848) incarne l'essor du bel canto italien romantique. Avec Bellini, Donizetti impose à la scène lyrique le système désormais emblématique du romantisme triomphant, de la cavatine-cabalette, tremplin vocal qui met en avant les qualités interprétatives des grands solistes… Le compositeur qui meurt fou lui-même, dévoile une disposition nouvelle à l'expression ultime et radicale des passions humaines.



Passion radicale où la folie guette… Subtilité et finesse dans la caractérisation des personnages, conception dramatique de l'orchestre, ce autant dans la veine seria, semi seria ou comique, Donizetti sait captiver son audience grâce au raffinement mélodique confié à l'orchestre, l'écriture virtuose réservée aux chanteurs, l'équilibre des tableaux capable d'exprimer sans temps morts ni faiblesses, une intrigue scénique… Scène de folie ou de démence dévorante, scène de somnambulisme où la raison s'égare et sombre… de Lucia di Lammermoor à La Sonnambula, Donizetti ne finit pas de nous captiver par cette hantise de la perte des facultés vitales. La musique et le chant réalisent avec une intensité irrésistible une faille inédite qui dévore les protagonistes. Sa trilogie « anglaise » élaborée autour d'Elisabeth Ière et d'Henry VIII: Anna Bolena (1830), Maria Stuarda (1834, d'après Schiller qui offre à la scène lyrique l'une des confrontations de reines parmi les plus virulentes de l'histoire lyrique) et Roberto Devereux (1837), surtout Lucia di Lammermoor (1835, qui offre à toutes les cantatrices dignes de ce nom, un personnage d'amoureuse sacrifiée sombrant dans la folie et le crime…), mais aussi

ses buffa d’une délicieuse émotivité tels que L’Elisir d’Amor et son chef-d’oeuvre de la fin, Don Pasquale (partition dans laquelle Donizetti sait émouvoir sans caricature en brossant le portrait d’un vieux libidineux finalement pathétique et émouvant par sa dérisoire et impuissante sincérité) … autant d’ouvrages qui imposent le génie de Donizetti comme l’un des plus grands compositeurs italiens romantiques. D’ailleurs, Strauss quand il regarde du côté de la comédie italienne, c’est ouvertement le climat et la trame dramatique de Don Pasquale qu’il revisite pour sa comédie écrite avec Zweig, La Femme silencieuse …
Donizetti, entre Bellini et Verdi demeure mésestimé. Secondaire après le premier, pas toujours constant et pertinent comparé au second… On l’a trouvé à torts, passionnel rugueux voire dramaturge vulgaire aux accents appuyés sans mesure ni délicatesse (plutôt propre à Bellini). C’est oublié que sous les ténèbres d’une inspiration volontiers portée vers la folie se cache un vrai tempérament soucieux du sentiment et de la vérité émotionnelle. Or les chefs et les interprètes confondent comme souvent pathos (et maniérisme) et expressivité.

Rufol Noureev à Paris (1983-1989)



Noureev à Paris. La Belle au bois dormant. A 45 ans, en 1983 et pour 6 années, **Rudolf Noureev** prend ses fonctions comme directeur de la danse à l'Opéra de Paris. Le danseur virtuose ne fera pas qu'apporter un style envié dans le monde entier : il enrichit aussi considérablement le répertoire de la maison parisienne ; révisant la chorégraphie des grands classiques, il réécrit la magie des pas, rééquilibre la part des interprètes : grâce à lui, les hommes ne sont plus des faire valoir et des porteurs pour les ballerines, mais des personnages tout aussi aboutis et même psychologiquement achevés que leurs consœurs.
Noureev avant de trouver un port d'attache à Paris, éblouissait littéralement à Londres au Covent Garden (Royal Ballet) avec à ses côtés la précieuse partenaire de ses sommets, **Margot Fonteyn** : leur duo demeure légendaire et certainement insurpassé par sa grâce expressive, son naturel, son tempérament. Pour le centenaire du Figaro, le couple artistique Noureev/Fonteyn danse sur la scène de Garnier, le ballet de Frederick Ashton, Marguerite et Armand, inspiré de La Dame aux camélias de Dumas fils. C'était en 1963. 20 ans plus tard, le magicien danseur et chorégraphe revient donc à Paris pour y réenchanter l'histoire du ballet.

Réécrire les grands Tchaïkovski

Sur les traces de sa chorégraphie du ballet des Ombres de La Bayadère (IIIème acte) présenté à Paris en 1974, – où il danse seul entouré des danseuses talentueuses du ballet féminin-, Noureev reprend les classiques du répertoire auxquels il redonne une âme dramaturgique et pour les danseurs, de formidables rôles totalement repensés, amplifiés, approfondis. Ainsi aux côtés de Roméo et Juliette, Raymonda, Don Quichotte, paraissent les chefs d'oeuvre de son compatriote Tchaïkovski :

Casse Noisette, Le Lac des cygnes et bien sûr La belle ou bois dormant. Sans omettre, naturellement La Bayadère. Tous ses ballets préservent la magie élaboré par Petipa tout en accentuant ce lustre oriental, spectaculaire, fantastique et féerique, propre à l'esthétique impériale russe. Très vite, une nouvelle génération de danseurs déjà Etoiles se reconnaissent dans cette école de la haute discipline et de l'excellence autant technique qu'interprétative : Elisabeth Platel, Claude de Vulpian, Charles Jude ; Noureev nommera sous sa direction les nouvelles Étoiles : Sylvie Guillem, Isabelle Guérin, Laurent Hilaire, Manuel Legris…
De toute évidence, sous sa direction, le Ballet de l'Opéra de Paris devient le premier du monde. La chorégraphie de La Belle au bois dormant qui allie poésie, élégance technique, spectaculaire flamboyant et aussi justesse dramatique dans l'écriture de chaque rôle, explique que la version Noureev de La Belle au bois dormant suscite toujours admiration voire fascination. Chacun y revient comme une source inégalée, atemporelle par l'équilibre de ses parties.

Compte-rendu, concert. Paris. Amphithéâtre Bastille, le 16 décembre 2013. Hommage à Witold Lutoslawski. Atelier

Lyrique de l’Opéra de Paris.



Les anniversaires sont toujours injustes. En 2013, le bicentenaire de mastodontes tels que Verdi et Wagner a bien failli éclipser l’hommage nécessaire à des compositeurs plus méconnus, parmi lesquels Witold Lutosławski (1913–1994). Plusieurs concerts prestigieux ont pourtant contribué à sa réhabilitation, avec le concours de Simon Rattle et l’Orchestre Philharmonique de Berlin, Krystian Zimerman ou Jukka-Pekka Saraste, pour la plupart à la Salle Pleyel.
Le concert du 16 décembre dernier à l’Amphithéâtre Bastille achevait donc le portrait du compositeur polonais avec une belle sélection de ses œuvres vocales.

L’Atelier Lyrique a intelligemment mis à profit la présence de deux de ses membres d’origine polonaise (Agata Schmidt et Piotr Kumon) ainsi que de deux anciens (Ilona Krzywicka et Michał Partyka) et de la soprano roumaine Andreea Soare pour constituer son programme de mélodies polonaises. Lutosławski alternait ainsi avec ses compatriotes Paderewski, Karłowicz, Szymanowski et Chopin. Et, pour achever ce dialogue franco-polonais, Debussy s’est invité au programme, interprété par Elodie Hache, Armelle Khourdoïan et Tiago Matos.

Contrastes et cohérences

Lutosławski, figure particulière dans le paysage musical du

XXe siècle, échappe comme ses contemporains Bartók et Prokofiev, à une classification rigide en « écoles » ou en « styles », lui qui s'est aventuré du néo-classicisme au dodécaphonisme avant de trouver sa propre esthétique. Un monde sépare évidemment ses mélodies, au langage harmonique très libre, de celles beaucoup plus postromantiques de Paderewski, Karłowicz, Chopin et même de celles de Szymanowski sélectionnées ici.
La soprano Ilona Krzywicka ouvrait le programme avec cinq belles mélodies de Lutosławski, oscillant entre expressionnisme et poésie éthérée, tandis qu'Andreea Soare concluait avec les Chantefleurs et Chantefables écrites en 1991 sur des poèmes en français de Robert Desnos. Une superbe découverte, où la naïveté des textes est tantôt illustrée, tantôt contredite, par l'aridité de la musique. En milieu de programme, la polonaise Agata Schmidt a superbement incarné les Deux chansons pour enfant, servies par une voix ronde et chaleureuse. Son français fera malheureusement défaut durant les deux mélodies de Paderewski sur des poèmes de Catulle Mendès.
Les autres œuvres de Karłowicz, Chopin, Paderewski, et Szymanowski chantées par les barytons Piotr Kumon et Michał Partyka se révèleront peut-être un peu plus anecdotiques, mais leur texte sera évidemment mis en valeur par une très belle (et rare !) précision dans la diction. La belle voix sombre de Michał Partyka évoquera même parfois celle d'un Serguei Leiferkus.

De Debussy, la soprano Elodie Hache interprétait des Chansons de Bilitis poignantes et palpitantes, malgré une prononciation un peu floue (des r parfois roulés, parfois grasseyés), tandis que la soprano léger Armelle Khourdoïan a démontré une technique extrêmement solide dans cinq autres mélodies (Pierrot, Claire de lune, Apparition, Nuit d'étoiles et La Romance d'Ariel). Le baryton portugais Tiago Matos, dans Le promenoir des deux amants, a lui aussi fait preuve de beaucoup de sensibilité, avec notamment de très jolis aigus pianissimo.

Tous ces jeunes chanteurs parmi les plus prometteurs de l'Atelier Lyrique ont rarement été (sauf quelques petites exceptions) employés avec autant de justesse, chacun dans le répertoire et style qui le met le plus en valeur. Une véritable réussite, tant sur le papier que dans sa réalisation. De telles entreprises ne peuvent qu'être saluées, pour leur originalité, leur intelligence… et leur beauté.

Paris. Amphithéâtre Bastille, le 16 décembre 2013. Hommage à Witold Lutoslawski. Atelier Lyrique de l'Opéra de Paris : Elodie Hache, soprano ; Armelle Khourdoïan, soprano ; Agata Schmidt, mezzo-soprano ; Andreea Soare, soprano ; Piotr Kumon, baryton ; Tiago Matos, baryton. Avec Ilona Krzywicka, soprano et Michał Partyka, baryton.

Strauss : Hélène d'Egypte (1928)



Dossier opéra. Richard Strauss : Hélène d'Egypte (1928). Genèse, enjeux, synopsis. Hélène d'Egypte ou Hélène Egyptienne … Avec Elektra, Daphné, L'Amour de Danée, Hélène égypienne raconte un épisode (inédit voire imaginaire) de l'histoire antique. Strauss n'a cessé d'illustrer la force et la violence des mythes inspirés par l'Antiquité et la mythologie grecque. Mais dans deux directions apparemment antinomiques qui ne manquent pas d'enrichir la tension de chaque ouvrage : d'une part, la flamboyance d'une orchestre suractif, philharmonie permanente

exprimant, commentant, infirmant parfois le chant des protagonistes sur la scène ; d'autre part, l'intimisme ardent d'une écriture ciselée qui, mettant en avant le verbe (au point d'être taxé souvent de bavardage), sert surtout les dialogues entre les héros. Entre comédie verbale où règne le chambrisme du chant, et de superbes évocations orchestrales qui convoquent la profondeur de sentiments sertis ou qui rendent tangibles souffle et spectaculaire de l'épopée héroïque et légendaire, chaque chef doit trouver le juste équilibre comme la bonne dynamique pour préserver, la solennité des tableaux, l'intelligibilité du texte et la continuité de l'action théâtrale.

Hélène d'Egypte, opéra psychologique



En outre, au moment de la conception théâtrale, Strauss et son librettiste entendent éclairer la cohérence psychologique de chaque personnage et aussi servir un thème que le compositeur aime illustrer sous l'influence du poète **Hugo von Hofmannsthal** avec lequel il a constitué un duo miraculeux : **la métamorphose** qui révèle le héros ou l'héroïne à leur véritable identité, dyonisienne ou apollinienne, introspective et solitaire ou compatissante, altruiste et

fraternelle. Exclusion ou intégration, chaque protagoniste fait l'expérience d'une » catastrophe » qu'il partage avec le spectateur tout au long du drame jusqu'à l'accomplissement de la scène finale qui en est la résolution ultime. Le cas le plus flagrant ici en est la dernière scène de Daphné où la nymphe fusionne avec la nature en se métamorphosant en arbre laurier, car depuis le début pourtant sollicitée par le désir du berger Leucippe et d'Apollon dans un premier temps, Daphné n'aspire qu'à réaliser sa nature contemplative et apollinienne, écartant définitivement toute sensualité charnelle. En fin d'action, elle réalise parfaitement son essence solitaire et abstraite. Elle se pétrifie (au sens premier du terme) : quittant son enveloppe humaine et organique pour un état non émotionnel.

révélation de sa nature profonde

Il s'agit dans tous les cas d'effacer l'oeuvre des artifices et des intrigues pour affronter en un rituel irréversible et décisif voire salvateur, la vérité pour chacun. Cette révélation ne peut se réaliser sans le concours de l'autre : rencontre, confrontation, compréhension profonde … Tel serait le sens profond de l'opéra **Hélène d'Egypte**, une clé de compréhension qui explique la structure et la dramaturgie de l'opéra conçu par Hofmannsthal et Strauss. L'ouvrage sera ensuite révisé par le chef Clemens Kraus avec l'aval du compositeur en 1933. Il s'agit de la dernière oeuvre recueillant les fruits d'une prodigieuse collaboration, celle de Strauss et de son librettiste, le poète Hofmannsthal qui devait mourir en 1929.

le salut d'Hélène passe par la conscience de Ménélas



Hofmansthal choisit de faire d'Hélène une anti Isolde, femme séductrice (douée de toutes les séductions orientales) tournée non vers la nuit extatique, en une ivresse nocturne qui dissout toute conscience (Isolde au II)ème acte de Tristan und Isolde de Wagner), mais vers la lumière pour affronter le regard de l'époux qu'elle a trompé (avec Paris) : Ménélas voit ainsi sa femme revenir à lui : saura-t-il lui pardonner ? La volonté d'assumer sa faute fait d'Hélène une figure admirable de loyauté recouvrée ; elle permet surtout à Ménélas d'évoluer au delà de ses propres limites. Le couple se trouve sublimé et transfiguré par cette expérience désormais vécue à 2. Les deux concepteurs inventent l'épisode d'Hélène en Egypte (après l'épisode homérique qui évoque surtout le siège de Troie pour y délivrer la belle retenue captive).

Revenue de son amour pour Pâris jà Troie, Hélène paraît ici comme coupable et fautive, souhaitant s'amender vis à vis de son époux de l'infidélité qui la ronge et la détruit. L'épisode égyptien est pour Hélène, l'histoire de sa rédemption non plus comme sirène sensuelle mais comme épouse et femme loyale.



A ses côtés, Ménélas (qui incarne comme l'ordre moral un rien psychorigide : la raison, le mariage, les lois de la famille) éprouve aussi les étapes d'un itinéraire en métamorphoses qui le mène du mari cocufié pétrifié dans son humiliation vers un être nouveau capable de se régénérer et de pardonner à Hélène. Strauss et Hofmannsthal permettent donc deux carrières simultanées et presque parallèles dont l'une permet la rédemption de l'autre, et vice versa. Ménélas tente de se défaire de la collectivité masculine (conforme, absente au changement) pour atteindre cette individualité absente au départ, qui lui permet ensuite d'exprimer et de vivre enfin le salut du pardon. Hélène, l'Hélène polygame de l'Orient, séductrice collectionneuse d'aventures et de conquêtes souhaite elle aussi un nouveau statut ou une nouvelle conscience, appartenir entièrement à son époux, être reconnue de lui, être pardonné de ses fautes passées.
Il y a bien un parallèle avec *La femme sans ombre* : contrairement à l'Empereur, Ménélas ici évolue et change spirituellement, passant de la pétrification psychique au pardon, Ménélas peut enfin comprendre son épouse et l'aimant pour ce qu'elle est viscéralement, refonder leur mariage contre le mensonge d'une frivolité sensuelle. De même, les

personnages clés de l'Impératrice comme de la Teinturière illustrent ce passage de l'égoïsme narcissique (la première veut une ombre, la seconde veut s'enivrer au bras du jeune homme fantomatique) à l'amour pur réconciliant les époux. C'est aussi l'application du principe de l'allomatie : chaque destin se trouve dépendant les uns des autres. Aucun être ne peut réaliser son salut sans le concours de l'autre. Une belle allégorie de la compassion et de la fraternité.

Là encore, la fresque antiquisante sert un drame construit comme l'approfondissement d'une reconnaissance partagée (qui s'achève par l'apologie du couple comme La Femme sans ombre), d'un humanisme individuel aussi (car la réussite des deux dépend de la transformation individuelle de chaque) ; une révélation vécue à deux qui prend souvent la forme d'un théâtre domestique car comme c'est le cas de beaucoup d'opéras de Strauss, contredisant la flamboyance symphonique de la fosse (ou plutôt la complétant et l'enrichissant), l'ouvrage est très bavard, imposant toujours la force et la tension du texte, un verbe souvent symbolique et spirituel, propre à l'idéal fraternel et humaniste de Hugo von Hofmannsthal. Ici le mythe rejoint le réalisme d'un fait divers.

Synopsis

Acte I. Les sortilèges d'Aïthra sauve Hélène de Ménélas. Sur son île non loin du littoral égyptien, Aïthra attend le retour de son amant Poséidon. La conque omnisciente lui dévoile alors ce que se trame sur l'océan : sur un navire proche de l'île, Ménélas furieux tente de tuer son épouse traîtresse Hélène. Aïthra suscite une terrible tempête pour sauver la femme ; le couple fait naufrage sur l'île. Aïthra pour tromper Ménélas lui fait boire la coupe de l'oubli : la magicienne l'informe

que la guerre de Troie reprend et qu'Hélène l'attend toujours en son palais égyptien. En outre, Hélène régénérée (à qui Aïthra a fait boire un filtre de jouvence !) paraît dans toute sa beauté saisissante : Ménélas pense alors avoir réllement tuer Hélène et Paris ; son épouse fidèle l'attend toujours, alors qu'à Troie, il s'agissait d'une illusion fantomatique.

Acte II. Une oasis dans une palmeraie de l'Atlas. Ménélas et Hélène sont accueillis par les vassaux d'Aïthra : Altaïr, prince de l'Atlas et son fils Da-ud ; ces deux derniers éblouis par la beauté d'Hélène lui font aussitôt une cour assidue. Ménélas qui pense cependant avoir tué Hélène et Paris, doute de l'identité de celle qui prétend être Hélène. La jeune beauté décide alors d'affronter son destin : elle fera boire le philtre du souvenir à son époux soupçonneux pour qu'il comprenne ce qu'elle a fait, pour qu'il lui pardonne, comprenant enfin son désarroi et sa volonté refonder leur couple dans la fidélité et le mariage. Le miracle se produit : Ménélas reconnaît sa femme et l'accepte par amour. Ménélas tue Da-ud et Althaïr doit se soumettre après l'intervention de Poséidon prié par Aïthra. Apologie du couple refondé, le tableau final voit leur fille, Hermione, conduire ses parents pacifiés, Ménélas et Hélène jusqu'à Sparte.

CD



La seule version digne d'intérêt demeure la lecture d'Antal Dorati, à la tête du Detroit Symphony Orchestra (dont il fut directeur musical de 1977 à 1981), enregistrée à Detroit en 1979. Inimaginable aujourd'hui depuis la crise financière, le projet s'avère aussi somptueux que pertinent, à la mesure d'une partition autant vocale que symphonique. La distribution étonne par sa

fine caractérisation : **Barbara Hendricks** (Aïthra féminine et complice d'Hélène, entre amoureuses, le courant passe et cette Aithra est bien une fidèle protectrice pour la jeune grecque ; en dépit d'un piètre allemand, la soprano offre d'Aithra un portrait tendre et ardent); à ses côtés, l'Hélène de **Gwyneth Jones** est stupéfiante, d'embrasement lyrique, une muse hollywoodienne qui se montre de plus en plus proche de Ménélas (honnête Matti Kastu aux aigus trop faibles et savonnés). Déjà l'Altair de **Willard White** accroche l'écoute par sa noblesse débordante : arrogance et nervosité du prince oriental, vite éconduit. Les mille couleurs de l'orchestre offrent une fresque toute en accents, vitalité, rugissements, mais aussi ivresse flamboyante (les deux finals) sont ici passionnants. Une nuance d'humanité cependant manque à cette intégrale très recommandable. 2 cd Decca.

Lire aussi notre dossier spécial Hélène d'Egypte

Directs sur internet. 3 événements depuis l'ORW à Liège

En direct sur Internet … L'opéra en accès libre et gratuit, en live depuis l'Opéra royal de Wallonie à Liège. L'opéra se démocratise. Régulièrement au cinéma, dans le confort de fauteuils habituellement réservés aux blockusters, les live depuis le Met ou depuis l'Opéra de Paris

se multiplient avec un succès phénoménal. Qui a dit que l'opéra était un genre condamné à mourir ? Les salles lyriques n'ont jamais connu un tel regain d'intérêt… la machine lyrique fait rêver et réenchante le monde. Plus personne n'en doute à présent. En voilà bien la preuve.

Depuis plusieurs années, l'Opéra royal de Wallonie se met au diapason du numérique en offrant en accès libre, l'accès en direct de nombreuses productions de la saison lyrique en cours. En 2013, les internautes ont déjà pu voir en direct et dans d'excellentes conditions de diffusion : Attila de Verdi (le 24 septembre 2013), puis L'enlèvement au sérail de Mozart (le 31 octobre 2013), et récemment pour les fêtes : La Grande Duchesse de Gerolstein d'Offenbach, l'opéra déjanté antimilitariste du Mozart des Champs Elysées, le 27 décembre dernier.
A venir, 3 autres direct sur Internet depuis la scène liégeoise, exemplaire aujourd'hui en permettant au plus grand nombre de découvrir son offre lyrique grâce à la fenêtre du Net :

l'opéra en direct sur internet
L'Opéra royal de Wallonie
au diapason du numérique

3 prochains direct sur internet depuis l'ORW Opéra royal de Wallonie à Liège

Fidelio de Beethoven, Direct live le 6 février 2014
Paolo Arrivabeni, direction
Mario Martone, mise en scène
Jennifer Wilson (Leonore), Zoran Todorovitch (Florestan), Franz Hawlata (Rocco), Conzia Forte (Marzelline)…
A l'affiche du 31 janvier au 11 février 2014

L'amour d'une femme. L'action se situe en Espagne, dans une prison près de Séville à la fin du XVIIIe siècle. Florestan a été jeté en prison par le gouverneur Don Pizarro, dont il avait dénoncé les agissements illégaux. Leonore, épouse de Florestan, est déterminée à sauver son mari. Déguisée en garçon, sous le nom de Fidelio, elle parvient à s'introduire auprès du geôlier Rocco, à gagner sa confiance et à libérer Florestan, aidée par l'arrivée providentielle du ministre venu mettre fin à l'arbitraire tyrannique de Don Pizarro… Fidelio, opéra romantique, recueille les fruits solaire des Lumières, soulignent la vertu d'une épouse fidèle et loyale prête à sauver jusqu'à la mort celui qu'elle aime : telle Alceste de Gluck, c'est une figure de femme droite et déterminée que l'amour conduit jusqu'au sublime exemplaire. Livret Josef

Sonnleithner et Georg Friedrich Treitschke.
Lire notre dossier spécial Fidelio de Beethoven

Aida de Verdi, Direct live le 2 avril 2014
Paolo Arrivabeni, direction
Ivo Guerra, mise en scène
Barbara Frittoli, Isabelle Kabatu, Stuart Neill, Rudy Park, Nino Surguladze, Anna Maria Chiuri, Mark Rucker …
9 dates. A l'affiche du 25 mars au 4 avril 2014

En pleine Egypte pharaonique, l'amour de Radamès, général égyptien, et d'Aida, esclave nubienne, est menacé par la guerre que vont se livrer les deux pays. Mais un autre danger les guette : Amneris, fille du roi d'Egypte, est éprise de Radames et voit en Aida une rivale. La victoire des troupes égyptiennes est totale. En guise de récompense, le roi offre sa fille à Radamès. Par amour, le héros guerrier victorieux adoré par le pharaon lors de la fameuse scène du défilé de la victoire -tableau collectif qui revisite le grand opéra à la française-, trahit les siens, le peuple qui l'adule, Pharaon qui lui a remis l'or des dieux … Condamnés à être ensevelis vivants, cependant que la fille de Pharaon Amnéris observe impuissante à l'accomplissement de cet amour fatal qu'elle n'a pu infléchir, Radamès et Aida incarnent jusqu'à la mort, la souveraineté d'un amour qui dépasse les conflits et le destin des individus qui en sont traversés. La force de l'opéra égyptien de Verdi demeure son réalisme archéologique (l'égyptologue Mariette a collaboré au livret pour la vraisemblance de l'action sur scène, jusqu'à la justesse de certaines sonorités purement égyptiennes…), mais aussi son intimisme. En faisant d'Aida, un opéra surtout psychologique à

la façon d'un huit clos qui se joue à 3 personnages : Radamès pris entre les sentiments d'Amnéris et d'Aida, la princesse et son esclave captive, Verdi a réussi un authentique chef d'œuvre lyrique, évitant le superficiel et le creux qu'un prétexte historique aurait pu causé… Livret Antonio Ghislanzoni.
Lire notre dossier spécial Aida de Verdi

La Gazetta de Rossini, Direct live le 26 juin 2014
Jan Schultsz, direction
Stefano Mazzonis di Pralafera, mise en scène
Cinzia Forte, Enrico Marabelli, Laurent Kubla, Edgardo Rocha, Julie Bailly … 5 dates. A l'affiche du 20 au 28 juin 2014

Pour fêter le printemps 2014, rien ne saurait mieux célébrer la légèreté subtile et la pétillance nouvelle qu'une comédie de Rossini, de surcroît peu connue. Ce défrichement est à inscrire au crédit du directeur de l'Opéra royal de Wallonie, Stefano Mazzonis di Pralafera, toujours soucieux de redécouverte et d'inédits au programme de sa saison lyrique. Don Pomponio (Enrico Marabelli) et Anselmo (Jacques Catalayud) s'installent dans une auberge parisienne avec leurs deux filles, Lisetta (Cinzia Forte) et Doralice (Julie Bailly). Pomponio passe une annonce dans une gazette pour marier Lisetta, mais celle-ci entretient une idylle avec l'aubergiste Filippo (Laurent Kubla). De son côté, Doralice est courtisée par le beau Traversen, mais préfère convoler avec Alberto (Edgardo Rocha) qui parcourt le monde à la recherche de l'épouse parfaite.
Après de multiples quiproquos, Pomponio acceptera de céder à

l’inclinaison de Lisetta. L’amour peut-il être commandé ? SOus le joug paternel, deux beautés piquantes et à fort tempérament sauront-elles en imposer à leur père ? Rossini exploite toutes les facettes expressives et les ressources dramatiques d’une intrigue propice aux quiproquos et rebondissements… L’ORW nous offre une véritable surprise, prouvant une fois encore que le genre comique et léger est souvent synonyme d’excellence et de plaisir délectable.

Livret de Giuseppe Palomba.Nouvelle production Opéra Royal de Wallonie-Liège.

Chaque séance débute à 20h, accessible depuis le site de l’Opéra royal de Wallonie.
Les Live Web de l’Opéra royal de Wallonie, consultez la page dédié » web & tv » sur le site de l’Opéra royal de Wallonie ORW à Liège

---

Einstein on the beach au Châtelet



PARIS. Châtelet: Einstein on the beach, du 7 au 12 janvier 2014. Lors de sa création en 1971, Le Regard du sourd, spectacle muet d'une durée de sept heures, avait saisi le public français et suscité l'enthousiasme de Louis Aragon. Quelques années plus tard, Robert Wilson s'associe au compositeur Philip Glass pour élaborer un nouvel opéra, créé au Festival d'Avignon en 1976, qui allait devenir légendaire : Einstein on the Beach. Certaines thématiques liées aux recherches du physicien, comme la théorie de la relativité ou l'arme nucléaire, y sont évoquées à travers des tableaux d'une esthétique inédite alors, voire révolutionnaire : des images oniriques, d'une stupéfiante beauté visuelle, épousent les changements très graduels de la musique et les mouvements chorégraphiés pour former une œuvre d'art totale, bouleversant la perception de l'espace et du temps.

Wilson, Glass
Einstein on the beach
Du 7 au 12 janvier 2014
En direct sur Mezzo live HD et Mezzo, le 7 janvier 2014, 18h15





A la fois esthétique et physique, Einstein on the beach incarnait une invitation époustouflante pour une expérience musicale inoubliable. Féerie futuriste, l'opéra est recréé sur la scène du Châtelet à Paris. Remontée par ses créateurs avec la collaboration de la chorégraphe Lucinda Childs, qui les accompagne depuis longtemps, l'œuvre mythique nous est enfin restituée.

Philip Glass – Robert Wilson
Einstein On The Beach
Opéra en quatre actes
Mise en scène / Conception des décors et des lumières : Robert Wilson – Musique et lyrics : Philip Glass – Chorégraphie : Lucinda Childs
Helga Davis, Kate Moran, Antoine Silverman, The Lucinda Childs Dance Company, The Philip Glass Ensemble, Einstein on the Beach Chorus

Einstein on the beach en direct



MEZZO, en direct : Einstein on the beach, le 7 janvier 2014,18h15, du Châtelet à Paris. Lors de sa création en 1971, Le Regard du sourd, spectacle muet d'une durée de sept heures, avait saisi le public français et suscité l'enthousiasme de Louis Aragon. Quelques années plus tard, Robert Wilson s'associe au compositeur Philip Glass pour élaborer un nouvel opéra, créé au Festival d'Avignon en 1976, qui allait devenir légendaire : Einstein on the Beach. Certaines thématiques liées aux recherches du physicien, comme la théorie de la relativité ou l'arme nucléaire, y sont évoquées à travers des tableaux d'une esthétique inédite alors, voire révolutionnaire : des images oniriques, d'une stupéfiante beauté visuelle, épousent les changements très graduels de la musique et les mouvements chorégraphiés pour former une œuvre d'art totale, bouleversant la perception de l'espace et du temps.

En direct sur internet
Wilson, Glass
Einstein on the beach
en direct du Châtelet, le 7 janvier 2014, 18h15
Mezzo live HD et Mezzo



A la fois esthétique et physique, Einstein on the beach incarnait une invitation époustouflante pour une expérience musicale inoubliable. Féerie futuriste, l'opéra est recréé sur la scène du Châtelet à Paris. Remontée par ses créateurs avec la collaboration de la chorégraphe Lucinda Childs, qui les accompagne depuis longtemps, l'œuvre mythique nous est enfin restituée.

Philip Glass – Robert Wilson
Einstein On The Beach
Opéra en quatre actes
Mise en scène / Conception des décors et des lumières : Robert Wilson – Musique et lyrics : Philip Glass – Chorégraphie : Lucinda Childs
Helga Davis, Kate Moran, Antoine Silverman, The Lucinda Childs Dance Company, The Philip Glass Ensemble, Einstein on the Beach Chorus